

*À chacun son tour :
analyse comparative des styles
conversationnels des néerlandophones et
des francophones de Belgique
dans des débats télévisés*

ELS TOBBACK

Université de Hasselt (Hasselt University)

Université de Gand (Ghent University)

1. CONTEXTE

La présente contribution s'inscrit dans un programme de recherche axé sur les différences (inter)culturelles entre néerlandophones et francophones en Belgique, telles qu'elles se manifestent dans les pratiques discursives des deux communautés linguistiques, appréhendées à travers une multitude de contextes différents (politique, institutions, entreprises, médias, etc.). Cette recherche se place donc dans le domaine des études de la communication interculturelle, mettant en œuvre une méthodologie qui focalise sur l'aspect proprement linguistique et pragmatique-discursif.

Si les pratiques discursives des francophones de l'Hexagone ont déjà fait l'objet d'études de pragmatique interculturelle, ce type de questionnement est inexistant dans le contexte belge, où la situation politique pourrait justement en augmenter la pertinence. À l'occasion de la pénible constitution d'un nouveau gouvernement en 2009 (qui a valu à la Belgique le record du monde — 541 jours sans gouvernement), nombreux ont été les observateurs à rappeler que la Belgique actuelle compte depuis longtemps deux (voire trois¹) démocraties (impliquant un personnel politique qui

¹ Il n'entre pas dans mon propos d'expliquer ici la structure institutionnelle très complexe de la Belgique, qui s'avère être le résultat d'une longue histoire de frictions et de réformes de l'État (Beheydt 1995). Rappelons tout simplement que la Belgique compte trois communautés linguistiques (la communauté néerlandophone et la communauté francophone étant les deux communautés principales, la communauté germanophone ne comptant que quelque 75 000 locuteurs), politiquement représentées dans trois Communautés qui sont essentiellement responsables des compétences liées à la personne (telles que l'éducation et la culture). À part les Communautés, la Belgique est également divisée en trois Régions (la Région flamande, la Région wallonne et la Région Bruxelles-Capitale) dont les compétences se situent sur le plan économique. Les tensions liées à une nouvelle réforme de l'État (transférant à nouveau

reste largement inconnu de l'autre partie du pays), deux opinions publiques (Sinar-det 2009; voir aussi Jacobs et Tobback 2013), deux cultures institutionnelles, deux cultures d'entreprise, etc. et que l'écart entre communautés ne cesse de se creuser au point que l'on peut se demander si en Belgique on se comprend encore.² Dans un tel contexte, il est particulièrement intéressant de se demander jusqu'à quel point les clivages socio-culturels, institutionnels et politiques peuvent être mis en rapport avec des différences culturelles se reflétant dans les pratiques discursives (conversationnelles). Celles-ci pourraient en retour rendre plus ardues les négociations entre communautés et de ce fait confirmer et renforcer les clivages interculturels. Loin de vouloir démontrer un lien direct entre les pratiques discursives et les impasses politiques qu'a vécues la Belgique (lien que seule une étude ethnographique menée dans les coulisses des cénacles politiques belges permettrait de mettre au jour) je me propose de procéder ici à une analyse contrastive de débats politiques. Les résultats de l'analyse de ces données facilement accessibles pourront ensuite être confrontés à l'analyse d'autres types de contextes de la réalité linguistique belge.

2. MÉTHODOLOGIE ET QUESTIONS DE RECHERCHE

Cette première partie sera consacrée tout d'abord à la présentation de la méthodologie mise en œuvre dans cette étude ainsi qu'à la description du cadre de recherche plus large dans lequel elle doit être située (section 2.1). Elle sera vouée, dans un second temps, à la formulation des questions et hypothèses de recherche (section 2.2). Le corpus utilisé sera décrit en détail à la section 2.3.

2.1 Méthode et cadre de recherche

Pour l'analyse des débats télévisés, je m'inspire largement des études sur la conversation (ou de l'interaction) dans le domaine de ce qu'on peut appeler la pragmatique interculturelle (par exemple Tannen 1984, Wierzbicka 1991, Kerbrat-Orecchioni 1994, Traverso 2006, Béal 2010; voir aussi Oloff 2009). Pour ce qui est de la confrontation entre le style conversationnel français à ceux d'autres groupes linguistiques, la référence principale utilisée ici est celle de Béal (2010), consacrée au français et à l'anglais (d'Australie). D'autres études pourraient être mentionnées ici, notamment Flamant-Boistrancour et Cornette (1999) sur l'acte de la question en français et en néerlandais (dans le cadre d'une recherche français langue étrangère, ou encore Delahaie 2008 sur les marqueurs d'accord (que j'appellerai ici «régulateurs») en français et en néerlandais, ou encore Rys (2007) sur l'acte de la question et de la requête en français, en espagnol et en arabe.

Dans l'esprit de Béal (2010), l'idée sera donc de procéder à une comparaison détaillée d'interactions verbales observées dans des situations similaires et cela dans

bon nombre de compétences vers le niveau des régions) revendiquée par la plupart des partis flamands (les nationalistes en tête) ont été à l'origine de la plus longue crise politique qu'a traversée la Belgique depuis sa naissance.

² Voir par exemple : www.rtbf.be/info/chroniques/detail_un-mur-d-incomprehension-philippe-walkowiak?id=5618103, publié le 15 février 2011, consulté le 14 janvier 2014.

une perspective contrastive. Dans une telle perspective, on pourrait s'intéresser tant au contenu du dire (de quoi peut-on parler, à qui, dans quelles circonstances) qu'à la manière de dire (manières de prendre la parole, degré de politesse, « formulation » du message), comme l'a montré Béal (2010). Ici, je me limiterai cependant à la manière de dire, notamment à quelques traits qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre.

Contrairement à Béal (2010), cette première étude pilote n'a pas encore l'ambition de rattacher les différences entre ces deux langues-cultures à un « ethos communicatif » susceptible d'éclairer celles-ci à la lumière de valeurs culturelles sous-jacentes qui leur donneraient leur logique et leur cohésion. Il s'agira donc surtout de mettre le doigt sur des différences liées au style conversationnel tel qu'il se manifeste « à la surface ». Notons que dans un premier temps je vise surtout une analyse « cross-culturelle » plutôt qu'« interculturelle » dans la mesure où je n'examinerai pas (voir recherches ultérieures) les éventuels effets et stratégies d'adaptation lorsque ces deux langues-cultures se rencontrent dans le cadre d'un débat mixte.

Du point de vue méthodologique, cette étude pilote est d'abord une étude de corpus mettant en œuvre des corpus comparables, s'appuyant au maximum sur les indices formels — prosodiques, lexicaux, syntaxiques, ... — et cherchant de ce fait à objectiver au maximum l'interprétation des données, y compris par le biais de quelques tests statistiques. Cette méthodologie pourra ensuite être complétée par des enquêtes, en partie ethnographiques, pour mettre en carte les représentations des différences interculturelles liées à l'interaction verbale, voire même par des expériences visant à saisir les éventuelles réactions de gêne et de friction face au comportement langagier/discursif des locuteurs de l'autre communauté.

2.2 Questions et hypothèses de recherche

La question à laquelle je tenterai donc de donner une première réponse dans la présente étude est de savoir s'il est possible de détecter certaines particularités dans les styles conversationnels des francophones et des néerlandophones. De manière plus précise, je me suis penchée sur l'analyse d'un certain nombre de « classiques » étudiés en analyse conversationnelle et qui ont trait à la gestion des tours de parole. Idéalement, en effet, l'organisation des tours de parole suit un certain nombre de principes tels que celui de l'équilibre entre les locuteurs (il ne faut pas monopoliser la parole ou être trop égocentrique) ou celui de « chacun son tour » ou encore l'idée selon laquelle l'intervalle entre les tours ne peut être ni trop long ni trop court. Or, selon bon nombre d'auteurs, les principes réglant la gestion des tours de parole « varient considérablement en fonction du contexte, de la personnalité des participants mais aussi, de façon plus globale, en fonction des cultures » (Béal 2010:88). C'est bien sûr ce dernier point qui m'intéresse tout particulièrement dans le cadre de cette étude. En effet, si l'on arrive à détecter des différences entre néerlandophones et francophones sur le plan de la gestion des tours de parole, celles-ci pourraient entraver le bon déroulement de la conversation voire être source de malentendus dans la mesure où l'on interpréterait/gérerait mal certaines caractéristiques du style conversationnel de l'autre. De ce fait, l'altérité des pratiques discursives pourrait déboucher

sur certaines frictions qui pourraient renforcer à leur tour le sentiment plus général d'incompréhension entre les deux communautés/cultures linguistiques belges.

Les paramètres étudiés spécifiquement dans cette étude ont trait aux façons dont les locuteurs essaient soit de prendre leur tour, soit de conserver ou de récupérer leur tour. Je me suis intéressée, plus particulièrement, aux «ouvreurs» (voir section 3), aux pauses inter-tours et aux chevauchements (et aux réactions que ceux-ci provoquent, voir section 4). Je me suis inspirée largement de l'étude de Béal (2010) qui a révélé des différences intéressantes au niveau de la gestion des tours entre locuteurs francophones (de France) et anglophones (d'Australie). Le cadre de référence que l'on trouve chez Béal est d'autant plus pertinent ici que les langues étudiées appartiennent aux mêmes familles : deux variantes du français, d'une part, deux langues germaniques (néerlandais et anglais) d'autre part. Il sera donc également intéressant d'examiner dans quelle mesure le style des francophones de Belgique se laisse rapprocher de celui des Français et de voir jusqu'à quel point le style conversationnel des néerlandophones de Belgique rejoint celui des anglophones d'Australie.

2.3 Corpus

Le corpus utilisé pour cette étude consiste en deux débats télévisés diffusés par les deux chaînes de télévision publiques belges, l'une néerlandophone (la VRT), l'autre francophone (la RTBF), dans deux émissions comparables à de nombreux égards, l'une s'intitulant *De zevende dag* («le septième jour, VRT»), l'autre, son pendant francophone, *Mise au point* (RTBF). Dans les deux cas, en effet, il s'agit d'une émission diffusée le dimanche matin à 11h et qui a trait à l'actualité politique, économique et sociale principale de la semaine écoulée. Leur format aussi est relativement comparable : elles contiennent toutes deux des entrevues «one to one» avec des personnalités (politiques ou autres) et des débats consacrés à un point chaud de l'actualité. Toutefois, si les débats sont comparables quant à la thématique générale abordée et aux participants invités (personnalités politiques et acteurs les plus importants du terrain), ils diffèrent par leur longueur (les débats de la RTBF étant généralement plus longs que les débats de la VRT) et par le nombre de personnes invitées sur le plateau, ce nombre étant généralement plus élevé sur la chaîne francophone.

La sélection des débats analysés ici a été faite en fonction de quelques critères importants. Ainsi, ont été privilégiées des thématiques ayant à la fois un intérêt politique et sociétal (les débats purement politiques, comme les débats électoraux par exemple, ont donc été exclus). Pour ce qui est des participants, j'ai veillé à avoir à la fois des politiques et des acteurs du terrain. Enfin, un premier tri superficiel a été opéré pour vérifier que le format du débat avait bien été respecté, certains «débats» se présentant plutôt comme des entrevues collectives, les participants n'intervenant que pour répondre aux invitations que leur adressent les journalistes et s'engageant très peu dans une discussion directe avec les autres participants. Le débat RTBF (diffusé le 26 février 2012) sélectionné ainsi, concerne la fonction publique et, plus spécifiquement, la question de savoir si la Belgique a trop de fonctionnaires ou non. Le débat VRT (diffusé le 3 juin 2012), quant à lui, a pour thème une nouvelle loi adoptée (en

avril 2011) par le parlement fédéral concernant l'extension de la transaction pénale, cette nouvelle loi risquant de donner lieu à une justice de classe.³ Les personnalités invitées sur le plateau du débat RTBF sont six politiques appartenant à différents partis,⁴ deux représentants de groupes d'études⁵ et le président du Service Public Fédéral (SPF) Personnel et Organisation.⁶ Le débat s'étend sur 50 minutes environ et il est animé par deux journalistes, l'un étant l'animateur principal et l'autre intervenant essentiellement pour relayer les opinions exprimées par les téléspectateurs via internet. Le débat VRT quant à lui dure environ 20 minutes, et il est animé par une seule journaliste. Il implique quatre participants dont deux politiques,⁷ un avocat et le président de l'Association des Juges d'instruction de Belgique.⁸

3. PRENDRE SON TOUR : LES OUVEREURS

Le premier paramètre examiné concerne ce que l'on appelle les « ouvreur », c'est-à-dire les marqueurs discursifs (parfois complexes) qui ouvrent un tour de parole, tels que *tiens, à propos, au fait, alors, mais je veux dire* ou encore *eh, ben, oui oui* (voir Béal 2010:106). Je commencerai par un rappel des résultats obtenus par Béal (2010) dans son étude comparative des styles conversationnels français et australiens

³Pour plus d'informations sur cette loi, voir par exemple : www.senate.be/www/?Mlval=/publications/viewPub.html&COLL=S\&LEG=5\&NR=1844\&VOLGNR=1\&LANG=fr, consulté le 24 novembre 2014.

⁴Il s'agit des personnes suivantes : Hendrik Bogaert, secrétaire d'État à la fonction publique, CD&V (parti socio-chrétien flamand); André Flahaut, président de la Chambre des Représentants, PS (parti socialiste francophone); Jean-Luc Crucke, député wallon et à la Fédération Wallonie-Bruxelles, MR (parti libéral francophone); Georges Gilkinet, député fédéral Écolo (francophone); Rik Daems, sénateur Open VLD (parti libéral flamand); Benoît Serex, ministre de l'économie et de l'emploi à la Région Bruxelles-Capitale CHD (parti socio-chrétien francophone).

⁵Michel Legrand, président (francophone) du GERFA, le groupe d'Étude et de réforme de la fonction publique et Jean Hindriks, économiste (professeur francophone) de l'institut Itinera.

⁶Jacky Leroy, francophone. Au débat francophone participent ainsi deux politiques de l'autre communauté linguistique mais s'exprimant en français (très correct). En effet, dans un premier temps, j'avais pensé également (et déjà pour cette étude pilote) analyser les styles conversationnels de participants s'exprimant dans la langue de la chaîne de télévision (VRT ou RTBF) mais sans avoir celle-ci pour langue maternelle. Toutefois, je me suis rendu compte que cette analyse, pour intéressante qu'elle soit, demandera des études de corpus bien plus étendues (il n'est à priori pas évident de savoir si certains aspects du style des locuteurs « allophones » sont imputables à des défaillances linguistiques). Par conséquent, pour l'heure et à part pour quelques cas qui se sont avérés particulièrement révélateurs, j'ai cru préférable d'écarter ici les interventions des locuteurs néerlandophones du débat RTBF.

⁷Carina Van Couter appartient au parti libéral flamand (Open VLD) et est une des dépositaires du projet de loi; Renaat Landuyt est parlementaire à la chambre fédérale et est spécialiste de la justice au sein du parti socialiste flamand (SPA).

⁸L'avocat est Sven Mary, le président de l'Association des Juges d'instruction de Belgique est Karel Van Cauwenbergh. Tous deux sont néerlandophones.

(section 3.1). Ensuite, je me pencherai sur les ouvreurs utilisés par les néerlandophones et les francophones de Belgique (section 3.2).

3.1 Français versus Australiens : Béal (2010)

Les ouvreurs apparaissent comme un premier paramètre permettant d'opposer Français et Australiens. D'après Béal, les Français prennent position de manière nette ou emphatique par rapport à leur interlocuteur, ce qui se manifeste entre autres par le renforcement fréquent des ouvreurs *oui* ou *non* à l'aide d'une interjection (*ah oui*, *oh non*) ou d'un intensificateur comme *voilà*, *sûr*, *tout à fait*, *pas du tout* (Béal 2010:106), ou encore par la répétition (fréquemment observée) de *oui* ou *non*. De manière plus générale, les Français ont une propension pour la combinaison de plusieurs ouvreurs. En outre, ils recourent très souvent à l'ouvreur *mais*, même si celui-ci marque moins souvent un désaccord que la prise de position ou la différenciation par rapport aux interlocuteurs. Enfin, l'ouvreur *moi je* caractérise très fort le début de tour des Français, mais contrairement aux attentes, il semble moins être l'apanage de locuteurs «dominateurs» ou «auto-centrés» que de fonctionner comme une forme d'atténuation, marquant «la prise en charge de l'énoncé par le locuteur et la reconnaissance de sa propre subjectivité» (Béal 2010:108). Les ouvreurs utilisés par les Australiens, quant à eux, semblent avant tout avoir pour fonction de «neutraliser les risques de conflit» : l'on repère, d'une part, beaucoup de marqueurs consensuels, tels que *yeah*, *OK*, *right*, *all right*, *sure*, et, d'autre part, beaucoup de «faux départs», c'est-à-dire des espèces de bégaiements qui donnent l'impression d'une certaine réticence à s'exprimer (*who- who was them? what- what did you do then*, ...), et qui permettent aussi bien d'adoucir une demande de précision qu'une opinion divergente. L'ouvreur le plus fréquemment utilisé par les Australiens est *well* (dont l'équivalent le plus proche en français est *ben*) : bien qu'il exprime bon nombre de nuances différentes, il a pour valeur sémantique fondamentale «le fait de marquer un temps de réflexion [...] : *well* contribue à ralentir le tempo de la conversation en indiquant que le locuteur prend le temps de peser ses mots» (Béal 2010:146).

3.2 Francophones vs néerlandophones belges

Avant de comparer les types d'ouvreurs utilisés en français et en néerlandais dans le corpus, il a été nécessaire de délimiter les interventions entrant en ligne de compte pour l'analyse. Ainsi, seules ont été prises en compte les marques qui fonctionnent effectivement comme des «ouvreurs» et qui ouvrent donc un tour de parole qui ne se réduit pas à un mot(-phrase). Ont donc été éliminées ici toutes les interventions qui sont soit des «régulateurs», soit des «mots-phrases». Les régulateurs («backchannel» en anglais) se laissent définir comme de très brèves interventions d'un autre locuteur qui ne perturbent pas le locuteur en place, mais qui indiquent «l'écoute, l'attention et l'engagement dans l'interaction» (Béal 2010:113) (par exemple *oui*, *mhm*, *d'accord*, *ok*, ...).⁹ Dans le cas des «mots-phrases», l'intervention est tout aussi brève, mais

⁹Étant donné la définition des ouvreurs, j'ai tenu à vérifier toutefois si les locuteurs des deux corpus en font un usage différent. Les résultats de cette analyse seront commentés à la fin de la section 3.2.

elle a plutôt pour fonction de fournir une très brève réponse à une question ou de marquer, plus que l'écoute ou l'attention, l'opinion du locuteur, qu'il soit d'accord (*absolument, oui*) ou pas (*absolument pas, pas du tout*). Cette partie de l'analyse n'a, en outre, pas pris en compte les tours des journalistes étant donné que ceux-ci remplissent un rôle somme toute particulier dans le débat.¹⁰

Après élimination de ces éléments, le corpus RTBF compte 151 interventions contre 65 interventions pour le corpus VRT. À noter tout d'abord que la part des tours non introduits par un ouvrier est à peu près identique dans les deux cas : 51% dans le corpus RTBF et 52,3% dans le corpus VRT. Pour ce qui est des types d'ouvriers présents dans les deux corpus, voici les principales observations.

3.2.1 *L'ouvreur wel versus ben*

Bien que la différence ne s'avère pas significative ($\chi^2 = 3,206, p = 0,07$), *wel* connaît un emploi plus courant (5/31 = 16,1% des tours introduits par un marqueur) que son pendant *ben* dans le corpus RTBF (4/74 = 5,4%). Ce qui est intéressant à noter en outre, c'est que les deux participants néerlandophones au débat RTBF y recourent fréquemment : 26,7% de leurs interventions débutent par *ben*. En regardant de plus près les exemples, l'on observe de plus que l'emploi que font les néerlandophones de *wel/ben* diffère de celui que font les francophones de *ben*. À un exemple près, en effet, *ben* est utilisé par les francophones dans un contexte qui marque l'opposition (le défi, l'insulte, la menace, la critique, Béal 2010:145) et il fonctionne plutôt comme intensificateur :¹¹

- (1) ben enfin écoutez arrêtez il y a des politiques qui ont pris la décision d'avoir des réformes institutionnelles pour avancer avec un accord et vous êtes en train de dire ici que nous [...]
- (2) ben oui et alors
- (3) ben monsieur est académique et moi je suis qu'un peu politique monsieur

Dans le discours des locuteurs néerlandophones, en revanche, *wel/ben* s'emploie plutôt pour marquer un temps de réflexion. Il peut accompagner un moment d'hésitation (il se combine alors facilement avec *euh*, (4)), marquer une sorte de recadrage (5), ou même introduire une opinion divergente (6), mais en aucun cas (dans le corpus restreint de cette étude), il ne fonctionne comme intensificateur :

- (4) wel kijk euh (.) men heefteen lopend gerechtelijk onderzoek [...]
'ben vous voyez euh (.) on a une enquête judiciaire en cours'
- (5) ben ce qu'on pourrait faire en tout cas c'est (.) en en ce qui concerne les frais de fonctionnement (.) déjà dans les les objectifs budgétaires étaient prévus 50 millions d'euros
- (6) wel blijkaar beschikt u over een glazen bol en weet u hoe een gerechtelijk onderzoek gaat aflopen
'ben apparemment, vous disposez d'une boule de cristal et vous savez quelle sera l'issue de l'enquête judiciaire'

¹⁰Les débuts de tours des journalistes comprennent généralement des connecteurs du type *et, donc, alors*... et cela tant dans le corpus VRT que dans le corpus RTBF.

¹¹Voir annexe pour les conventions de transcription utilisées.

Ces données semblent donc fournir une première indication selon laquelle les néerlandophones ont un marqueur qu'ils mettent (tout comme les Australiens) au service de la « consensualité ».

3.2.2 *Hésitations, faux départs*

Ici, j'ai comparé la fréquence du marqueur d'hésitation *euh* dans les deux corpus.¹² Tout comme pour le marqueur *wel*, la fréquence de *euh* est plus élevée dans le corpus VRT (7/31 = 22,6%) que dans le corpus RTBF (6/74 = 8,1%). Cette différence apparaît comme statistiquement significative ($\chi^2 = 4,218$; $p = 0,04$) et elle semble ainsi confirmer que les néerlandophones prennent un peu plus de temps avant de s'exprimer, ce qui peut donner à leur style conversationnel une allure plus modérée, plus hésitante (moins de tac au tac), ce qui, par ailleurs, pourrait diminuer le risque de conflit. L'attitude des néerlandophones rejoint donc ici à nouveau celle des Australiens.

3.2.3 *Marqueurs emphatiques*

Les données confirment également l'observation faite par Béal (2010) selon laquelle les Français/francophones prennent position de manière plutôt tranchée : dans 9 tours sur 74 (= 12%), l'ouvreur *oui* ou *non* est renforcé (par l'emploi d'un marqueur plus fort tel que *absolument pas*, soit par la répétition de *oui/non*) :

- (7) non absolu absolument pas et donc euh on va voir parce que je vais pouvoir vous vous expliquer que justement —
- (8) euh non ça non non non non non

Dans le corpus VRT, deux exemples sur 31 seulement comportent un marqueur de ce type.

3.2.4 *Marqueurs de l'énonciation vs marqueurs liés à la réflexion*

Les données fournissent une différence intéressante entre néerlandophones et francophones qui n'a pas été relevée dans la comparaison des Français et des Australiens. Le corpus francophone contient en effet une part non négligeable d'ouvriers qui se rapportent à la situation énonciative (9/74 des tours = 12,2%), soit que le locuteur réfère explicitement à son « dire » (par exemple, *ce que je voudrais dire*), soit qu'il en appelle explicitement à l'attention des interlocuteurs (*écoutez*) :

- (9) donc ce que je veux dire quoi ce que je veux dire (...) c'est que c'est très facile d'avoir des idées générales sur l'évolution du nombre de fonctionnaires
- (10) oui m'enfin écoutez c'est a- aller rebobiner l'histoire mais reculons compar- comparons à la Chine comparons partout

Le corpus néerlandophone ne contient aucun exemple de ce type. En revanche, ici, l'on relève une part plus importante de tours introduits par le verbe *penser* : 12,9%

¹²Le calcul comprend tous les exemples où *euh* apparaît parmi les quatre premiers mots du tour.

des tours du corpus VRT contre 4,1% seulement des tours du corpus RTBF sont concernés.

Cette donnée semble ainsi rejoindre les observations précédentes : les néerlandophones semblent prendre la parole de manière quelque peu plus pondérée en laissant plus de temps à la réflexion et en avançant leur point de vue comme une opinion, tandis que les francophones prennent la parole de manière plus tranchée, référant explicitement à l'interaction verbale en explicitant leur dire et l'attitude attendue de l'interlocuteur. Les différences entre néerlandophones et francophones belges rejoignent donc jusqu'ici relativement bien celles observées par Béal (2010) entre Australiens et Français.

Pour d'autres critères, par contre, les données ne se conforment pas réellement à celles de Béal (2010).

3.2.5 Mais/maar

Il s'agit tout d'abord de la fréquence de *mais/maar* en tant qu'ouvreur. S'il est vrai que les francophones du corpus RTBF y recourent bien souvent (29/74 des cas = 39,2%), la part de l'ouvreur *maar* est à peine plus réduite dans le corpus VRT (11/31 = 35,5%). Ici, les locuteurs néerlandophones se différencient donc des Australiens et rejoignent plutôt les locuteurs francophones. En outre, en examinant les exemples concrets, les valeurs véhiculées par *mais/maar* s'avèrent plutôt comparables et se distinguent de ceux de leur (pseudo-) pendant anglais *but*, qui, en effet, est une marque adversative beaucoup plus forte (voir Béal 2010).

3.2.6 La combinaison de plusieurs ouvreurs

Un autre point par lequel néerlandophones et francophones ne se distinguent pas réellement dans les deux corpus examinés concerne la combinaison de plusieurs ouvreurs : 14,9% des tours du corpus RTBF sont introduits par plusieurs ouvreurs, mais 12,9% des tours du corpus VRT le sont aussi.

- (11) moi (...) mais tout d'abord (.) je voudrais dire que le gouverneur de la banque nationale [...]
- (12) euh niet zo (.) ja (.) euhm ik denk dat wanneer een euh schadevergoeding opgelegd wordt [...]
'euh pas vrai (.) oui (.) euhm je pense que quand un euh dédommagement est imposé [...]'

Sur la base de ce qui précède, il semble possible de conclure (provisoirement étant donné la taille réduite des corpus) que les données révèlent certaines tendances qui pointent vers l'existence de styles conversationnels partiellement différents : les néerlandophones recourent plus souvent à des ouvreurs marquant un temps de réflexion ou d'hésitation, voire des faux départs, et rejoignent ainsi relativement bien le style (plus pondéré, exprimant un souci de consensualité) des Australiens décrit dans Béal (2010). Par contraste, les francophones de Belgique semblent en gros adopter le style plus emphatique des Français.

Ceci dit, avant de passer à la section suivante où je me pencherai sur l'organisation des tours de parole, il sera intéressant de revenir un instant sur les régulateurs qui

ont été exclus de l'analyse jusqu'ici. Étant donné précisément leur définition comme des éléments qui marquent l'écoute, l'attention ou l'engagement du locuteur par rapport au locuteur en place, leur utilisation fréquente pourrait être interprétée comme un autre indice de la recherche de consensualité. L'exemple (13) illustre l'occurrence de régulateurs au sein du discours d'un participant (L1). Conformément aux attentes, l'apparition des régulateurs n'altère aucunement le tour de parole du locuteur en place :

(13) L1. ce que je veux dire par là c'est que [on peut avoir [l'illusion d'une certaine utilité dans une certaine fonction (...) cette fonction existe depuis des années des années (...) et il se peut très bien que cette fonction n'ait plus d'utilité en fin de compte

L2. [oui] [oui]

Tableau 1: Part des régulateurs sur l'ensemble des tours

	Corpus VRT (néerlandophones)		Corpus RTBF (francophones)	
Tous locuteurs confondus :				
Régulateur	58	35%	56	17%
Autre type de tour	108	65%	270	83%
Totaux	166	100%	326	100%
	$(\chi^2 = 19,493; p = 0,0000101; df = 2)$			
Participants au débat :				
Régulateur	18	20%	7	4%
Autre type de tour	71	80%	167	96%
Totaux	89	100%	174	100%
	$(\chi^2 = 17,968; p = 0,00002247; df = 2)$			
Journalistes :				
Régulateur	40	52%	49	32%
Autre type de tour	37	48%	103	68%
Totaux	77	100%	152	100%
	$(\chi^2 = 8,358; p = 0,00383993; df = 2)$			

En outre, tout en restant bien significatives, les différences entre les journalistes francophones et néerlandophones se réduisent quelque peu. En revanche, pour ce qui est des autres participants, même si la part des régulateurs baisse dans les deux corpus, les néerlandophones utilisent bien plus souvent des régulateurs (20% des tours) que les francophones (4%). Les participants néerlandophones semblent donc plus enclins à marquer leur écoute ou leur attention par rapport au tour du locuteur en place que les francophones, ce qui contribue sans doute au caractère plus consensuel de la discussion.

J'ai donc examiné la part occupée par les régulateurs face à l'ensemble des tours des deux corpus. Le tableau 1 représente d'abord les résultats tous locuteurs (i.e., participants au débat et journalistes) confondus et ensuite ceux pour les participants et les journalistes pris séparément. Ainsi, il s'avère dans tous les cas que la part des régulateurs est nettement plus élevée dans le corpus VRT que dans le corpus RTBF. De

plus, le calcul de chi carré permet de conclure que les différences sont significatives. Dans le cas des journalistes, la fréquence des régulateurs est globalement plus élevée que dans celui des autres participants, ce qui n'est sans doute pas surprenant eu égard à leur rôle de modérateurs du débat.

4. L'ORGANISATION DES (TRANSITIONS ENTRE) TOURS DE PAROLE : LES PAUSES, LES CHEVAUchemENTS ET LES RÉACTIONS À CEUX-CI

Après avoir examiné les ouvreurs utilisés dans les corpus VRT et RTBF, je me pencherai ici sur l'étude de deux paramètres qui relèvent de l'organisation des transitions entre les tours de parole. Il s'agira des pauses inter-tours (section 4.1), d'une part, et des chevauchements (section 4.2), d'autre part.

4.1 Les pauses inter-tours

L'impact de la culture sur la longueur des pauses laissées entre tours de parole a fait l'objet de bon nombre d'études (voir références dans Stivers et al. 2009). Ainsi, dans les cultures nordiques, les conversations se caractériseraient par la présence de longs silences entre tours de paroles (Lehtonen et Sajavaara 1985). Certains travaux ont également démontré une différence significative entre les habitudes des Américains et des Français, les premiers laissant des pauses plus longues entre deux tours (études rapportées par Kerbrat-Orecchioni 1990). Toutefois, comme le signalent Stivers et al. (2009), l'hypothèse selon laquelle l'organisation des tours de parole serait déterminée par la langue et la culture n'a pas été confirmée par des études quantitatives comparatives de grande envergure. Ces auteurs ont dès lors entrepris de tester cette hypothèse ainsi que la thèse complémentaire (l'organisation des tours de parole serait un système universel) sur la base d'un échantillon de dix langues géographiquement, culturellement et typologiquement diverses. Les premiers résultats de l'étude semblent soutenir plutôt l'existence de tendances universelles relativement fortes au niveau des pauses laissées entre tours et des chevauchements observés.

C'est donc sur fond de ce débat scientifique que j'ai soumis les deux corpus à l'analyse des pauses inter-tours. J'ai étudié la longueur des pauses pour une situation discursive spécifique, à savoir celle où un participant répond par un tour de parole plus ou moins complet¹³ à une question ou une intervention du journaliste. Cette configuration est comparable à l'environnement de test décrit dans Stivers et al. (2009), cette analyse s'étant focalisée sur des séquences questions-réponses dans des conversations ordinaires.

Les résultats de l'analyse se sont révélés significatifs : la longueur moyenne des pauses inter-tours est plus élevée dans le corpus néerlandophone (16,5 centièmes de

¹³Par «tour plus ou moins complet», j'entends les tours autres que les «mots-phrases» (c'est-à-dire les très brèves réponses aux questions ou interventions du journalistes) ou les tours immédiatement interrompus (après quelques mots) par d'autres locuteurs.

Tableau 2: Débats VRT et RTBF

	Longueur pause (sec. 100ième de sec.)	Nombre de transitions de tours
Débat VRT :	00.00	15
	00.08	1
	00.26	3
	00.52	1
	00.57	1
	00.77	1
	01.07	1
Débat RTBF :	00.00	40
	00.06	1
	00.08	1
	00.10	1
	00.23	1
	00.42	1
	00.67	1

seconde) que dans le corpus francophone (2,9 centièmes de seconde), la valeur p donnée par le test Mann–Whitney U étant de 0,022,¹⁴

4.2 Les chevauchements et leur impact sur le locuteur en place

La notion de «chevauchement» (ou celle de «parole simultanée») et, *a fortiori*, ses rapports avec la notion d'«interruption», a déjà fait couler beaucoup d'encre dans la littérature et il ne saurait être question d'en faire un relevé ici.¹⁵ Ce qui m'intéressera a priori ici, c'est d'obtenir une première réponse à la question de savoir si les pratiques discursives des néerlandophones et des francophones telles qu'elles ressortent de l'analyse des deux corpus (VRT et RTBF) restreints permettent de détecter des différences qui ont trait à la manière dont les participants (et les journalistes) aux débats interviennent dans les tours de parole des autres locuteurs. Je suivrai en cela les études de Béal (2010) et d'autres auteurs (par exemple Carroll 1987, Guillot 2005) qui ont mis au jour des différences au niveau de la gestion des (transitions entre) tours de parole entre Français et anglophones (Américains, Anglais, Australiens). Comme pour les ouvreurs de tours, l'analyse de la gestion des tours de parole révèle que les anglophones ont un style conversationnel plutôt pondéré, tandis que les conversations des Français présentent de nombreux chevauchements et interruptions, donnant «l'impression d'être constamment conflictuelle[s]» (Guillot 2005:43). Prenant ces études comme point de départ, j'examinerai donc ici si la gestion des tours

¹⁴L'on peut faire observer en outre que la part des transitions de tours sans pause est plus élevée pour le débat francophone (40 des 46 cas, c'est-à-dire 87%) que pour le débat néerlandophone (15 des 23 cas, c'est-à-dire 65%), mais statistiquement cette différence n'est pas suffisamment significative (la valeur p donnée par le test Fisher Exact = 0,055).

¹⁵Voir Oloff (2009) et Béal (2010) pour un état de la question ainsi que de nombreuses références citées dans ces ouvrages.

de parole permet de détecter de nouvelles différences dans le style conversationnel des francophones et des néerlandophones.

4.2.1 *Les chevauchements : données chiffrées globales*

Dans un premier temps, le but a été d'obtenir une vue d'ensemble sur les chevauchements dans les deux corpus. Pour toutes les interventions (à l'exception des régulateurs et des mots-phrases), j'ai calculé le nombre de syllabes du tour T_{n-1} (= le tour immédiatement antérieur) couvertes par le tour T_n . L'analyse a été réalisée en deux étapes. Dans un premier temps, tous les locuteurs ont été pris en compte, y compris les journalistes. Ainsi, il s'est avéré que le corpus francophone se caractérise par des chevauchements plus longs que le corpus néerlandophone : en moyenne, le nombre de syllabes d'un tour couvertes par l'intervention d'un autre participant s'élève à 5,24 pour le corpus RTBF contre 4,27 pour le corpus VRT. Toutefois, en appliquant le test Mann-Whitney U,¹⁶ cette différence ne s'avère pas statistiquement significative (la valeur p étant de 0,288).

Ceci dit, il m'a semblé pertinent également de vérifier les données sans les journalistes étant donné que le rôle de ceux-ci est bien différent de celui des autres participants. En effet, le journaliste fonctionne comme modérateur, ce qui le place en quelque sorte au-dessus de la mêlée, lui octroyant une certaine autorité métacommunicative sur le plan de la gestion des tours de paroles. En éliminant les tours des journalistes, l'on observe que l'écart entre les moyennes pour les chevauchements se creuse : pour le corpus VRT, la moyenne baisse à 3,93 syllabes, tandis qu'elle augmente dans le corpus RTBF, pour atteindre 5,70 syllabes. Ce contraste flirte avec le seuil de la significativité (le test Mann-Whitney U donnant une valeur p de 0,051).

Ces moyennes cachent d'autres différences significatives. Partant de l'idée que l'absence de chevauchement et la présence respectivement de chevauchements moyens et de chevauchements extrêmement longs (franchissant le cap de 10 syllabes) correspondent à trois situations distinctives, il a été possible de mettre le doigt sur une autre différence. Le tableau 3 fait apparaître en effet que le corpus RTBF se caractérise par une part nettement plus élevée de chevauchements qui impliquent au moins 10 syllabes : 21% contre 7% seulement pour le corpus néerlandophones. Inversement, dans le corpus VRT les transitions entre tours de parole se font plus fréquemment sans chevauchement (28% vs 20%) et en cas de chevauchement, le nombre de syllabes impliquées reste plus souvent inférieur à 10 syllabes (66% vs 59%). Le test du χ^2 révèle que les différences entre les deux corpus sont bien significatives.

Si les données chiffrées dans le tableau 3 permettent de conclure pour les deux corpus que les francophones semblent intervenir plus souvent et de manière plus substantielle que les néerlandophones dans les tours des autres locuteurs, elles ne disent rien quant à la forme précise des interventions, ni quant aux effets qu'elles ont sur le locuteur en place. C'est sur l'analyse de ces éléments que portera la suite de

¹⁶La distribution n'étant pas normale, c'est le test non paramétrique Mann-Whitney U qui a été choisi ici.

Tableau 3: Absence/présence et importance des chevauchements

	Participants au débat			
	néerlandophones		francophones	
Pas de chevauchement	17	28%	29	20%
Chevauchement entre 1 et 9 syllabes	40	66%	85	59%
Chevauchement de 10 syllabes ou plus	4	7%	30	21%
Totaux	61	100%	144	100%

$$(\chi^2 = 6,707; p = 0,03496177; df = 2)$$

cette contribution : la section 4.2.2 sera consacrée à la forme des interventions, tandis que la section 4.2.3 sera vouée à l'étude de leur impact sur les locuteurs en place.

4.2.2 *La forme des interventions n*

Passons maintenant à l'examen de la forme que prennent les chevauchements relevés sous la section 4.2.1. Les deux corpus ont été encodés en fonction des catégories suivantes, qui sont toutes basées sur des marques syntaxiques, lexicales (marqueurs) ou prosodiques (pauses) observables¹⁷ et donc clairement identifiables :

(i) Le locuteur *n* (L2) intervient de manière non marquée : sans hésitations, sans répétitions ...

(14) L1. [...] chez nous en Wallonie la fonction publique parapublique toutes ces dépenses qui viennent quand même de l'État (.) elles sont en systématiquement en augmentation regardez dans le logement (inaud.) qui s'est passé encore où on a un administrateur quand vous avez deux travailleurs et quand on parle de fusionner de rationaliser de faire en sorte qu'il y ait donc moins de dépenses publiques pour un meilleur service on lève les bras au ciel en disant [c'est pas la peine de faire ça maintenant (...) on n'a pas la capacité de le faire] on n'a surtout pas l'envie de le faire [...]

L2. [mais Luc Crucke les administrateurs sont pas des fonctionnaires que je sache]

(ii) Le locuteur *n* (L2) intervient de manière hésitante : soit qu'il marque une petite pause immédiatement après avoir initié son tour, soit qu'il commence à parler en bredouillant un peu :

(15) L1. en dan is er geen controle meer op zegt [u democratische contrôle

L2. [maar dat d- (...) uiteraard gaan we er van uit dat het openbaar ministerie loyaal is [...]

L1. et alors il n'y a plus de contrôle dites-[vous plus de contrôle démocratique

L2. [mais ça ç- (...) évidemment nous partons de l'idée que le ministère public est loyal [...]]

¹⁷ Contrairement à d'autres auteurs, tels que Goldberg (1990), je ne mets pas en œuvre une classification basée sur l'interprétation du contenu des tours. Ceci s'explique par mon souci d'obtenir des données relativement objectives et donc plus facilement quantifiables.

(iii) Le locuteur n (L_2) intervient de manière plus insistante par la répétition de certains mots ou syntagmes :

(16) L1. oui mais c'est c'est caricatural (...) c'est caricatural le le le pat- le[patron de la région bruxelloise c'est le chef de cabinet de monsieur Serex

L2. [je pense que
ce qu'il faut développer ce qu'il faut ce qu'il faut développer c'est plus une culture de l'évaluation [...]

(iv) Amorce d'intervention : Le locuteur n (L_2) abandonne son intervention presque aussitôt et ne réussit en tout cas pas à formuler le moindre point de son intervention/argumentation (syntactiquement, il n'y a pas de phrase ou de syntagme complets) :

(17) L1. mais enfin (.) vous êtes en train de faire tourner le débat à la question des ministres
(.) je suis désolé nous [vous m'avez in]terrompu monsieur Hindriks au moment où j'étais en train de parler d'efforts réels que fait l'administration

L2. [et je savais que c'était -]

Comme pour les calculs précédents, la première étape a consisté à examiner les données pour tous les locuteurs (journalistes compris). Le tableau 4 fait ressortir des différences intéressantes entre les deux corpus, différences qui s'avèrent en outre statistiquement significatives. En effet, alors que les locuteurs néerlandophones ont plus souvent que les locuteurs francophones tendance à intervenir de manière plus hésitante (12% vs 5%), voire à abandonner immédiatement le tour entamé (22% vs 12%), les locuteurs francophones ont tendance à intervenir de manière plus insistante dans le tour du locuteur en place (24% des cas contre 13% pour les néerlandophones).

Or, en examinant les résultats pour les participants et les journalistes séparément, on s'aperçoit que les différences s'accroissent pour les premiers, tandis qu'elles s'estompent pour les derniers, ce qui se confirme également sur le plan statistique puisque la significativité statistique augmente pour les participants alors qu'elle se perd pour les journalistes. De fait, pour ces derniers, l'on observe des comportements assez comparables dans les deux corpus, les journalistes intervenant dans la grande majorité des cas de manière non marquée dans le tour des participants. Quant aux participants, les proportions restent à peu près identiques à ce qui a été observé pour l'ensemble des locuteurs à l'exception des interventions de type non marqué, où la part s'avère plus fortement en baisse pour les néerlandophones que pour les francophones.

4.2.3 *L'impact de l'intervention du locuteur L_n sur le tour de L_{n-1}*

Cette dernière partie de l'étude pilote sera axée sur l'impact de l'intervention du locuteur L_n sur le tour du locuteur en place (L_{n-1}). Comme le signalent plusieurs auteurs, en effet, tous les chevauchements ne doivent pas être considérés comme problématiques, c'est-à-dire comme des violations du principe de « chacun son tour ».

¹⁸Le calcul de χ^2 ne s'avère pas approprié ici étant donné que certaines cellules (au moins 20%) donnent lieu à une valeur attendue (« expected value ») inférieure à 5.

Tableau 4: Forme des interventions

Intervention Locuteur <i>n</i>	néerlandophones		francophones	
Tous les locuteurs :				
Intervention non marquée	42	54%	116	58%
Intervention hésitante	9	12%	11	5%
Intervention insistante	10	13%	49	24%
Amorce d'intervention	17	22%	25	12%
Totaux	78	100%	201	100%
($\chi^2 = 9,85; p = 0,01988518; df = 3$)				
Les participants :				
Intervention non marquée	15	33%	56	46%
Intervention hésitante	77	16%	9	7%
Intervention insistante	78	18%	40	33%
Amorce d'intervention	15	33%	17	14%
Totaux	45	100%	122	100%
($\chi^2 = 12,549; p = 0,00572074; df = 3$)				
Les journalistes :				
Intervention non marquée	27	82%	60	76%
Intervention hésitante	2	6%	2	3%
Intervention insistante	2	6%	9	11%
Amorce d'intervention	2	6%	8	10%
Totaux	33	100%	79	100%
(Yates' $\chi^2 = 0,502^{18};$ Yates' p -value = 0,9184518)				

Suivant Sacks et al. (1974), il importe notamment de tenir compte de la réaction des locuteurs en place et de ne considérer comme problématiques que les chevauchements qui amènent le locuteur en place à recourir à des procédés de réparation. Schegloff (2000) énumère des indices formels qui signalent la présence d'un chevauchement problématique. L'auteur les appelle «hitches and perturbations» (Schegloff 2000:11), mais pour faciliter la description, tous les indices seront regroupés sous le terme d'«indices de perturbation». Les indices décrits par Schegloff ont trait à des modifications prosodiques (concernant le volume, le ton, le débit, la prolongation d'un son) ou à des altérations au niveau de la continuation du tour : il peut s'agir de troncations du tour en cours ou de répétitions de certains éléments du tour.

Le travail de Schegloff (2000) a servi de base pour encoder, dans les deux corpus, les réactions des locuteurs en place (L_{n-1}) face aux interventions d'autres locuteurs (L_n), mais les marques (syntaxiques, lexicales et prosodiques) retenues ne coïncident pas entièrement. Les catégories retenues pour les corpus VRT et RTBF sont les suivantes :

- (i) Le tour du locuteur en place (L_{n-1} L) ne présente pas de signe de perturbation :
- a. L_{n-1} termine sa phrase avant de céder/passé la parole au locuteur L_n
 - b. L_{n-1} maintient son tour sans manifester de réaction par rapport à l'intervention de L_n

- (ii) Le tour du locuteur en place (L_{n-1}) présente un (ou plusieurs) signe(s) de perturbation :
- a. Troncation du tour de L_{n-1} (L_n coupe la parole à L_{n-1} au milieu d'une phrase)
 - b. Maintien du tour de L_{n-1} , accompagné d'une marque explicite de perturbation :
 - L_{n-1} marque une pause
 - L_{n-1} commence à bredouiller
 - L_{n-1} répète certains éléments de son tour
 - c. Maintien du tour de L_{n-1} , accompagné d'une réaction discursive explicite :
 - Réaction sur le plan du contenu :
 - L_{n-1} incorpore une partie du tour de L_n
 - Réaction sur le plan du contenu :
 - L_{n-1} réagit face au contenu du tour de L_n
 - Réaction métadiscursive :
 - L_{n-1} proteste par rapport à l'intervention de L_n

Le tableau 5 représente la proportion des tours $n - 1$ qui comportent ou non des indices de perturbation, d'abord pour l'ensemble des locuteurs, puis pour les participants et les journalistes. Si pour l'ensemble des locuteurs, les différences entre les deux corpus ne s'avèrent pas significatives, les données concernant les seuls participants aux débats présentent un bon niveau de signification statistique.

Tableau 5: Impact de l'intervention de L_n sur L_{n-1}

Tour $n - 1$	néerlandophones		francophones	
Tous les locuteurs :				
Absence d'indice de perturbation	49	63%	108	54%
Présence d'indice de perturbation	29	37%	92	46%
Totaux	78	100%	200	100%
$(\chi^2 = 1,776; p = 0,18264127; df = 1)$				
Participants aux débats :				
Absence d'indice de perturbation	35	78%	72	60%
Présence d'indice de perturbation	10	22%	49	40%
Totaux	45	100%	121	100%
$(\chi^2 = 4,781; p = 0,02877541; df = 1)$				
Journalistes :				
Absence d'indice de perturbation	15	45%	36	46%
Présence d'indice de perturbation	18	55%	43	54%
Totaux	33	100%	79	100%
$(\chi^2 = 0; p = 1; df = 1)$				

Il en ressort que les interventions (marquées par un chevauchement) des locuteurs francophones entraînent plus souvent des signes de perturbation dans le tour du locuteur en place, ce qui peut nous amener à conclure que les locuteurs francophones semblent plus fréquemment produire des chevauchements problématiques que les locuteurs néerlandophones. En revanche, les interventions des journalistes des deux corpus semblent avoir un impact presque identique sur les locuteurs en place.

Regardons de plus près, pour conclure, comment se répartissent les divers signes de perturbation sur les tours des locuteurs $n - 1$ (tableau 6). Au vu des calculs statistiques, les différences entre les corpus ne s'avèrent pas statistiquement significatives et cela vaut tant pour les données tous locuteurs confondus que pour les résultats concernant les participants et les journalistes pris séparément. Je fournirai ci-après les données chiffrées, mais sans les commenter davantage en raison du nombre trop faible d'observations. En augmentant, à l'avenir, de manière substantielle le nombre de données, j'espère obtenir des résultats plus concluants.

Tableau 6: Signes de perturbations observés dans les tours $n - 1$

Signes de perturbation	Tous les locuteurs ^a		Participants ^b		Journalistes ^c	
	néerl.	franco.	néerl.	franco.	néerl.	franco.
1. Troncation du tour :	16	42	3	21	12	21
2. Maintien du tour + marque explicite de perturbation :	8	36	6	20	2	16
a. Pause	0	4	0	1	0	3
b. Bredouiller	0	2	0	0	0	2
c. Répétition	8	30	6	19	2	11
3. Maintien du tour + réaction explicite par rapport à T_n :	5	14	1	8	4	6
a. Incorporation	4	2	1	1	3	1
b. Réaction contenu	0	10	0	6	0	4
c. Protestation	1	2	0	1	1	1
Totaux	29	92	10	49	18	43

^a $\chi^2 = 1,283$; $p = 0,527$; $df = 2$

^bYates' $\chi^2 = 0,422$; Yates' p -value = 0,8098; $df = 2$

^c $\chi^2 = 4,204$; $p = 0,1222$; $df = 2$

5. CONCLUSIONS

Au terme de cette étude, il semble possible de conclure que les paramètres analysés (les ouvreurs et l'organisation des transitions entre tours de parole) ont permis de mettre au jour quelques différences entre les styles conversationnels des néerlandophones et des francophones tels qu'ils sont représentés dans deux débats télévisés analogues diffusés par les deux chaînes de télévision publiques belges (VRT, chaîne flamande, et RTBF, chaîne francophone). En gros, tant l'étude des ouvreurs que celle des chevauchements ont permis de rapprocher le style des francophones de Belgique de celui des Français, tel qu'il a été décrit entre autres dans Béal (2010). Par contre, le

style des néerlandophones se rapproche à plusieurs égards de celui des anglophones des études de Béal.

Plus précisément, les différences observées s'articulent autour de trois dimensions qui sont reliées les unes aux autres.

Le premier constat que l'on peut faire, c'est que l'examen des pauses montre que les tours de parole se suivent *plus rapidement* dans le débat francophone, conférant au débat francophone une allure *plus mouvementée*, ce qui a été confirmé par les données relatives aux chevauchements.

Secundo, le tempo plus lent et le caractère moins agité du débat entre néerlandophones reflète de manière plus générale le caractère *plus posé et plus pondéré* de leurs interventions, comme il ressort de la longueur moyenne des chevauchements ainsi que de la part des chevauchements impliquant un nombre de syllabes important qui est apparue comme nettement plus basse que dans le corpus francophone. Ce constat entre probablement en corrélation, d'une part, avec la part relativement élevée des abandons immédiats d'interventions à peine amorcées et des interventions quelque peu hésitantes par les locuteurs intervenant dans le tour du locuteur en place et, d'autre part, avec le fait que les interventions des participants au débat perturbent moins souvent le tour du locuteur en place. Le caractère plus pondéré du style des néerlandophones correspond aussi à une certaine recherche de *consensualité* : comparé aux francophones, les locuteurs néerlandophones recourent plus souvent à des régulateurs ainsi qu'à des ouvreurs plus consensuels. Les interventions des francophones, quant à elles, témoignent d'un style plus « conflictuel », ce qui confirme les conclusions de Guillot (2005). Leurs multiples interventions dans le tour d'autres locuteurs ont plus souvent pour effet de perturber le déroulement naturel du tour du locuteur en place, que cette perturbation se traduise par la simple troncation du tour précédent ou par une autre réaction de la part du locuteur en place.

Que le style conflictuel du débat français prenne les allures d'une sorte de joute verbale — appelée par d'autres « bataille pour le crachoir » (Béal 2010) — peut également être rapproché d'une troisième caractéristique, à savoir le caractère emphatique et tranché de la prise de parole des francophones. Ils réfèrent explicitement à l'interaction verbale (*Moi, ce que je voudrais dire*) en explicitant leur dire et l'attitude attendue de l'interlocuteur (*Ecoutez*) et en utilisant des affirmations et dénégations emphatiques telles que *non, absolument pas* (cf. Béal 2010). Par contre, les néerlandophones, prennent la parole de manière moins tranchée, moins insistante voire plus hésitante (aussi les pauses plus longues), en avançant leur point de vue comme le fruit de la réflexion (« je pense »).

Quoique la plupart des différences observées se soient révélées statistiquement significatives, il n'en reste pas moins que la position des deux styles conversationnels par rapport à ces trois dimensions (rapide/lent; conflictuel/pondéré-consensuel; emphatique-marqué/hésitant-modéré) devrait être vérifiée au moyen d'un corpus plus grand (afin de contrôler le biais éventuel dû au choix des débats en question) et ensuite à d'autres types d'interactions verbales appréhendées dans d'autres contextes de la vie quotidienne, afin de pouvoir extrapoler les différences de « style conversationnel » à l'ensemble des deux communautés de locuteurs, indépendamment des éventuelles idiosyncrasies des locuteurs observés et du « format » de l'interaction

verbale — un débat télévisé — choisie. C'est le programme de recherches plus vaste dans lequel cette étude pilote s'insère. Ce programme devrait aussi permettre de tenter un éclairage socio-culturel comme l'impact de la tradition rhétorique et l'importance de la culture « du débat » dans la société française/communauté francophone.

RÉFÉRENCES

- Béal, Christine. 2010. *Les interactions quotidiennes en français et en anglais : De l'approche comparative à l'analyse des situations interculturelles*. Bern : Peter Lang.
- Beheydt, Ludo. 1995. The linguistic situation in the new Belgium. Dans *Languages in contact and conflict : Contrasting experiences in the Netherlands and Belgium*, sous la dir. de Sue Wright, 48–64. Clevedon : Multilingual Matters.
- Caroll, Raymonde. 1987. *Evidences invisibles — Américains et Français au quotidien*. Paris : Seuil.
- Delahaie, Juliette. 2008. Comment dire oui? Les marques d'accord dans le corpus LanCom : Analyse didactique et linguistique. Dans *Autour des langues et du langage, perspectives pluridisciplinaires*, Actes du Colloque International des Étudiants-Chercheurs en Didactique des Langues et en Linguistique (CEDILL), sous la dir. de Mathieu Loiseau, Myriam Abouzaïd, Laurence Buson, Cristelle Cavalla, Ali Djaroun, Céline Dugua, Anna Ghimenton, Vannina Goossens, Thomas Lebarbé, Aurélie Nardy, Fanny Rinck, et Christian Surcouf, 373–380. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble (PUG).
- Flament-Boistrancourt, Danièle et Greet Cornette. 1999. Bon français ou vrai français? Une étude de l'acte de question menée à partir d'un extrait du corpus LanCom : « Les scènes dites du baby-sitting ». *Travaux de linguistique* 38:119–153.
- Goldberg, Julia A. 1990. Interrupting the discourse on interruptions : An analysis in terms of relationally neutral, power- and rapport-oriented acts. *Journal of Pragmatics* 14:883–903.
- Groupe ICOR, I.C.L. E.-L. (mise à jour : janvier 2013). *Convention ICOR*. UMR 5191 ICAR (CNRS–Lyon 2–ENS de Lyon). Lyon : Université de Lyon. Disponible à : icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/documents/2013_Conv_ICOR_250313.pdf.
- Guillot, Marie-Noëlle. 2005. Revisiting the methodological debate on interruptions : From measurement to classification in the annotation of data for cross-cultural research. *Pragmatics* 15:25–47.
- Jacobs, Geert et Els Tobback. 2013. Is language a news value in Belgium? A case study of the use of Dutch-language quotes in the French-language TV news. *Journalism Studies* 14:407–422.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1990. *Les interactions verbales*, vol. I : *Approche interactionnelle et structure des conversations*. Paris : Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1994. *Les interactions verbales*, vol. III : *Variations culturelles et échanges rituels*. Paris : Armand Colin.
- Lehtonen Jaako. et Kari Sajavaara. 1985. The silent Finn. Dans *Perspectives on silence*, sous la dir. de Deborah Tannen et Muriel Saviile-Troike, 93–201. Norwood, NJ : Ablex.
- Oloff, Florence. 2009. Contribution à l'étude systématique de l'organisation des tours de parole : Les chevauchements en français et en allemand. Thèse de doctorat, École normale supérieure Lettres et sciences humaines, Université de Lyon et Université de Mannheim.
- Rys, Karolien. 2007. La formulation de l'acte de requête en français par des enfants d'origine immigrée : étude comparée de la compétence pragmatique d'apprenants maghrébins et hispanophones à Bruxelles. Thèse de doctorat, KULeuven.
- Sacks, Harvey, Emanuel Schegloff, et Gail Jefferson. 1974. A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation. *Language* 50:696–735.

- Schegloff, Emanuel. 2000. Overlapping talk and the organization of turn-taking for conversation. *Language in Society* 29:1–63.
- Sinardet, Dave. 2009. A federation without a federal public sphere : Audiovisual media in the Belgian federation. Communication présentée au 5^e European Consortium for Political Research (ECPR) General Conference (panel no. 301, on The Future of Belgian Federalism). Université de Potsdam.
- Stivers, Tanya, Nick Enfield, Penelope Brown, Christina Englert, Makoto Hayashi, Trine Heinemann, Gertie Hoymann, Federico Rossano, Jan Peter de Ruiter, Kyung-Eun Yoon, et Stephen C. Levinson. 2009. Universals and cultural variation in turn-taking in conversation. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 106:10587–10592.
- Tannen, Deborah. 1984. *Conversational style : Analysing talk among friends*. Norwood, NJ : Ablex.
- Traverso, Véronique. 2006. *Des échanges ordinaires à Damas : Aspects de l'interaction en arabe, approche comparative et interculturelle*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Traverso, Véronique. 2006. Repères pour la comparaison d'interactions dans une perspective interculturelle. *Carnets du CEDISCOR* [Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés] 9:19–55.
- Wierzbicka, Anna. 1991. *Cross-cultural pragmatics : The semantics of human interaction*. Berlin : Mouton-De Gruyter.

ANNEXE :

CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION

Les conventions de transcription utilisées ici se basent sur les conventions ICOR (Groupe ICOR, 2013). Pour la présente contribution, les notations suivantes ont été utilisées :

- Chevauchements : insertion de crochets ouvrants [, marquant le début du chevauchement ou fermants] (fin du chevauchement). Alignement vertical des crochets.
- Pause intra-tour courte : (.)
- Pause intra-tour plus longue : (...)
- Troncation (de phrase) ou amorce d'un mot : –
- Coupure effectuée par l'auteur : [...]
- Segment inaudible : (inaud.)